

DE LA MAIN



D'UNE FEMME

UN ATELIER ALEPH-INVENTOIRE

À PARTIR DU ROMAN « DE LA MAIN D'UNE FEMME » D'ASTRID DE LAAGE
sur une proposition d'écriture de Béatrice Limon

Saisir les pensées d'un personnage en route vers son destin

Béatrice Limon vous a suggéré d'écrire à partir d'un extrait du roman d'Astrid de Laage « De la main d'une femme » (Grasset, 2022).

Il s'agissait de mettre en scène un personnage en route pour accomplir quelque chose d'important, et dont on suit les pensées vagabondes au fil de son déplacement, à la faveur de ce qu'il voit, entend, sent, sur son chemin.

Nous avons trouvé, en vous lisant, des éclats d'humanité, des scènes subtiles, profondes, du triste et du drôle, du fantasque et du philosophique, du généreux, du cruel, du plein d'espoir. Les lecteurs mesureront, en découvrant la sélection, l'étonnante variété des sujets que vous avez choisis : Simone Veil au jour de son discours historique, un fils et les cendres de sa mère, une future mariée dans les affres, un vieil homme sans peur ou même Neil Armstrong sur la Lune...

Merci aux participants de l'atelier Inventaire d'y avoir mis tant d'enthousiasme et de talent ! Et merci à Astrid de Laage, animatrice chez Aleph écriture, d'avoir approuvé cette proposition tirée de son récent ouvrage, De la Main d'une femme, paru en mai 2023 aux éditions Grasset.

L'Inventaire a choisi 12 textes parmi les 47 textes reçus. Nous remercions tous les auteurs de leur participation.

26 NOVEMBRE 1974

Catherine Morio

La DS noire escortée de motards remonte le quai d'Orsay. À travers la vitre teintée, elle aperçoit une foule compacte bruyante, presque exclusivement féminine, massée devant le palais. D'un côté des femmes aux coiffures et tenues strictes debout ou agenouillées sur les marches égrenant leur chapelet à voix haute. En face une foule bariolée, en jean patte d'éph et cheveux en bataille, déversant au mégaphone un flot tonitruant de slogans et chansons partisans. L'affrontement reste verbal.

Ses pensées reviennent vers la présentation de la loi qu'elle va exposer dans quelques minutes. Récemment nommée ministre de la Santé, elle sait que c'est un cadeau empoisonné d'hommes politiques embarrassés. Ils lui ont refilé le bébé, résume-t-elle dans un jeu de mot brutal. Bien qu'elle ne se reconnaisse dans aucun des deux clans de manifestantes, elle se doit de réussir. Elle a trouvé l'angle d'attaque de cette lame de fond qui secoue la société. Sans expérience en politique, mais haute fonctionnaire chevronnée, maîtrisant la rhétorique. Elle va surfer sur la crête de la vague avec un texte dépolitisé, technique, au raisonnement implacable.

Chignon impeccable, collier blanc, robe bleu roi aux manches longues dissimulant le matricule 78651, du pupitre de l'hémicycle, elle considère l'assemblée essentiellement masculine entassée sur les gradins, en contrepoint du rassemblement extérieur.

Malgré les lettres de menaces, les appels anonymes, les injures, elle n'a pas peur parce qu'elle déjà affronté le mal absolu dans sa jeunesse.

Elle a plutôt le trac, dira-t-elle plus tard. Pourtant, elle entame d'une voix ferme son discours historique.

LA PROMESSE

Marie Bessy

Sa nuque est tendue, douloureuse. Cela fait quatre heures qu'il roule. Le pinceau des phares troue le brouillard mais laisse dans l'ombre les paysages traversés. Il a envie d'uriner. Il se gare. Un début de chemin forestier offre un endroit idéal. Ça fait longtemps qu'il n'est pas rentré dans un bois. Qu'il n'en a pas senti la densité, la force. Depuis plusieurs années, il vit dans l'anonymat d'une grande ville, en Espagne. Il allume une clope, fait quelques pas. Ses chaussures de ville s'enfoncent doucement dans la terre sablonneuse. Il suit le chemin. Le dôme des arbres forme un cocon utérin.

Il est né en Corrèze, a grandi à la campagne. Il repense aux longues promenades avec sa mère. Loin de la ferme, loin d'eux. Le père et le reste de la famille qui ne comprennent pas qu'on puisse être comme ça. Efféminé, sensible, trouillard, une vraie gonzesse. Elle lui avait appris le nom des plantes, le chant des oiseaux, la fulgurance bleue du geai et l'entrelacs flûté des mésanges. Le divorce des parents avait précédé leur fuite dans la laideur d'une banlieue, l'étroitesse d'un appartement sombre. La nature était absente comme dissoute, la géométrie du ciel volé aux immeubles.

Revenir parmi les siens à sa mort, être enterrée dans le caveau familial. Sa mère lui a fait promettre. Il tient parole, bon fils. L'urne est dans la voiture, douce, discrète comme elle. Il sent son poids, juste là au creux du plexus, suffoque, cherche à reprendre son souffle comme après un long combat. Le soleil se lève. Le brouillard s'est dissipé. Il pourrait rester, dans l'enveloppe tendre des arbres, ne pas affronter leurs fronts butés, leur assurance virile, leur sourire en coin, l'inquisition de leur regard. Il sent une main sur son épaule, imagine un souffle à son oreille. Tout se passera bien. N'aie pas peur. Il monte dans la voiture. Quelques feuilles de garance restent accrochées au bas de son pantalon. Un vol d'étourneaux invente une chorégraphie éphémère.

TOUT LE BONHEUR DU MONDE

Candice Cottin

Son téléphone vibre depuis ce matin, ceux qui n'ont pas pu venir lui souhaitent tout le bonheur du monde. Elle a un haut le cœur à chaque message. Ses sœurs, ses amies, sa mère, toutes lui assènent que son stress n'a rien d'anormal. Elle voudrait être seule s'il vous plait. Elle a besoin de deux minutes.

Une demi-heure plus tard, installée à l'arrière de la voiture elle guette les signes qui la feraient changer d'avis. Elle ne voit que des panneaux stop, des feux rouges, et, au kiosque à journaux, la couverture d'un magazine féminin "Écoutez votre intuition". Un de ses magazines qu'elle a collectionnés pour trouver les décorations chics et bohèmes dont elle rêvait, y apprendre la subtile différence entre ivoire et blanc cassé, l'art d'une coiffure faussement négligée, ou encore comment réussir un maquillage naturel pour donner l'illusion d'un teint parfait. L'illusion donc.

Sa robe hypocritement blanche la serre trop. Elle réalise qu'elle n'arrivera pas à l'enlever toute seule. Les robes de mariées ne sont pas conçues pour des soirées en célibataire. Elle n'a pas réfléchi jusque-là. Elle ne peut pas, concentrée uniquement sur chaque respiration. Inspirer, expirer, voilà quelque chose à sa portée. La voiture s'arrête devant l'église. Elle en sort, aperçoit son reflet et se surprend à se trouver belle. Elle s'avance dans l'allée, seul le bras de son père la retient de s'effondrer. Eucalyptus et pivoines bordent les bancs. Les regards sont tournés vers elle. Sous les chapeaux, des lèvres fardées de rouge qui ne souriront plus dans un instant.

Près de l'autel il l'attend. Elle s'apprête à lui dire non.

ENTRE LES DOIGTS D'UNE FEMME

Jean-Pierre Milliet

Le front appuyé sur la vitre arrière, Élise regarde les gouttes de pluie qui glissent lentement en traçant chacune un chemin sinueux vers le sol.

Elle y voit des notes qui chutent, comme si elles venaient de se décrocher de la portée, la laissant nue et muette.

La voiture redémarre et les gouttes s'entremêlent dans une cacophonie silencieuse.

Elle imagine déjà le petit espace de silence qui va précéder la première mesure et qu'elle seule décidera de rompre. Elle. Juste en levant sa baguette...

Ce sera sa première fois avec un si grand orchestre, sa première fois avec Mozart.

Ses doigts caressent le cuir brun de l'étui qui lui rappelle la douceur du velours de la veste de son père quand il rentrait de l'étable et qu'il la prenait dans ses bras qui sentaient le cuir roux des vaches. Elle revoit la longue badine qu'il posait près de la porte en entrant. Elle la revoit entre ses grosses mains qu'il n'arrivait jamais à tenir propres. Et elle regarde ses longs doigts manucurés qui vont bientôt faire danser sa baguette à elle.

Sur le bord de la route, les fils électriques dessinent une portée qui n'en finit plus d'onduler, de se rompre, de reprendre, rubato, vivace...

Ce sont les fils de l'étendage de sa mère. C'est le tablier sur lequel elle s'essuyait les mains, cent fois par jour.

Élise touche le lamé de sa longue robe noire. Quand elle montera sur l'estrade, cent visages attendront qu'elle brise le silence d'un geste précis et élégant.

GRACIAS A LA VIDA

Christian Galiana

Thomas Wardertod a 94 ans et il a décidé de se rendre en Suisse. Il sait que son cerveau malade ne lui laissera aucun répit. Il sait depuis toujours qu'il fera tout pour finir dans la dignité. Les deux consultations obligatoires du médecin responsable ont eu lieu, et l'ordonnance de pentobarbital sodique a été délivrée.

Sur la table du séjour, il a posé ses dernières volontés : sans fleurs ni couronnes mais, en se tenant par la main, on écouterait "Gracias a la vida", heureuse chanson toujours adorée. Oui, il veut dire merci à la vie, qui lui a tant donné.

Assis dans ce wagon de première, il la fredonne doucement. Les passagers du TGV Lyria proches de lui le regardent avec amusement, comme on regarde un vieux qui perd la tête.

Le train avance vers Bâle, bientôt il sera arrivé en Suisse, au centre Pegasos, pour en finir.

Il se souvient des trains de sa jeunesse, quand on pouvait baisser les vitres avec la petite manivelle et se laisser griser, cheveux au vent, tout au long du voyage. Il a passé tant d'heures ainsi !

Dans les champs, les vaches lui rappellent son enfance, quand il allait les traire à l'étable avec son père. Une étable à peine éclairée, une chaleur moite près des bêtes, une odeur forte mélangée d'excréments et de foin, et lui comme un enfant Jésus. Toute cette intimité intacte dans sa mémoire, près d'un siècle plus tard...

Thomas tâte la poche de son manteau pour vérifier que le pentobarbital est toujours là.

Un taxi l'attend à la gare pour l'emmener jusqu'au centre Pegasos. Il est attendu par une infirmière avenante qui, après avoir vérifié son identité, l'accueille avec les plus grands égards. Malgré son âge et malgré les raisons de ce voyage, il sent qu'elle réveille en lui ce vieux fantasme de l'infirmière et il se souvient : elle lui rappelle Michèle, son sourire éclatant et sa démarche de reine. Oui, il peut dire "Merci à la vie, qui m'a tant donné".

Ce soir, les yeux de Thomas seront fermés pour toujours et c'est bien comme cela.

UN PETIT PAS

André Cantor

Il se tient devant la porte, prêt à actionner la commande d'ouverture. Il se souvient de ses premiers pas d'enfant dans le jardin, ou plutôt de ce film en super 8, dont les images un peu floues scintillaient sur l'écran, dans le salon familial. Ses parents lui repassaient souvent cet épisode, et tout le monde riait quand arrivait la scène où il trébuchait et s'étalait sur la pelouse.

Ce souvenir lui pèse : toute son enfance avait été entachée par la honte. L'hilarité suraiguë de sa tante, le ricanement méprisant de son frère, il les entendait encore résonner en sa mémoire.

Rien n'avait pu effacer cette humiliation, ni ses brillantes études, ni sa glorieuse sélection pour l'exceptionnelle mission qu'il accomplissait aujourd'hui. Le déshonneur était gravé au plus profond de son être. Dès qu'il s'avavançait sur un sol un peu meuble ou irrégulier, s'imposait à son esprit cette vision, arrêt sur image du film parental : son visage poupin barré d'un brin d'herbe et déformé par une moue désespérée, trahissant les pleurs à venir.

Cette crainte le rendait parfois hésitant. Certains le jugeaient même lunatique. Alors aujourd'hui, il redoute de faire un faux pas tandis que le monde entier le regarde.

La radio du bord crépite :

« Apollo 11, ici Houston : Neil, vous pouvez ouvrir la porte ... »

LE FLEUVE

Frédéric Martin

Au bout de la rue il y a le fleuve immense, le pont, quelques maisons rares ; ici on ne construit pas au bord de l'eau, on a bien trop peur de ses débordements, de sa furie, bien trop peur des crues d'automne aux courants terrifiants, le déferlement boueux, les troncs d'arbre qui s'enchevêtrent sous les piles. Il résiste depuis trois cents ans. On s'en enorgueillit, on en est fier. Mais ce n'est qu'un tas de cailloux après tout. Et puis, pour moi tout ça n'a pas vraiment d'importance, demain je ne serai plus. La rue est en pente. Sur ses côtés des maisons s'élèvent et dans cette nuit d'hiver je vois les façades aux fenêtres éclairées. On vit là-dedans. On vit une vie comme les autres, ni mieux ni moins bien, en tous cas pas pire que la mienne, pas meilleure sans doute. « Qu'est-ce que tu en sais ? » aurait-dit Marie. Elle avait le chic pour trouver la phrase exacte à opposer aux miennes. Au début je trouvais ça charmant, ce franc parler, cet esprit d'à-propos. A la fin je n'en pouvais plus. J'avais juste envie de la gifler ou de partir. Les gens... Ils ne regardent même pas par leurs fenêtres, occupés à manger leur soupe avec la télévision. Autrefois quand j'étais enfant on faisait ça chez mes parents. La cuisine au papier peint orange, le meuble en formica, Roger Gicquel, le Tour de France, l'élection de Mitterrand, les grèves des mineurs, VGE et Nana Mouskouri. Ça me revient pêle-mêle à la gueule cette enfance au parfum de poireaux, de dimanche soir d'ennui. Mes vieux n'étaient pas de mauvaises personnes, pas plus que les autres en tous cas, mon père ne me tabassait pas, ma mère faisait parfois des gâteaux. Mais tout de même ça suintait la lassitude. On ne parlait jamais de choses importantes. Les vacances, la Peugeot trop vieille, il faudrait penser à inviter les Delrieu. Eux aussi ne regardaient pas par la fenêtre le soir. Moi si. Je l'ai toujours fait. J'ai rêvé d'ailleurs et de joie, ma vie n'a été teintée que de gris. Alors à quoi bon.

RETOUR AUX ORIGINES

Anne Jonchery

La discussion avec Claire eut un effet radical : Greta prit la décision de rentrer à Saintes. Quitter Paris. Récupérer Esther, sa fille. Cesser les mensonges qu'elle se répétait. La décision ne souffrait pas de retard, pas de tergiversations possibles, le plus tôt serait le mieux : demain.

Deux grosses valises encadrent son corps alors qu'elle sort de l'ascenseur, traverse le hall de l'immeuble, descend sur le trottoir rue Fessart, rue de La Villette, rue de Belleville, la station de métro Pyrénées, déserte à cette heure trop matinale. Les bagages lourds au bout des mains, serrer le ventre pour maintenir l'équilibre dans l'escalier qui mène au quai. Un homme sans domicile est assis par terre, les jambes enveloppées dans un sac de couchage. L'odeur rance quand elle le dépasse. Depuis quand ne s'est-il pas lavé ? Est-ce dangereux d'enlever la couche de crasse quand elle a tant sédimenté, servi de protection ? Elle imagine le gel douche versé sur la peau gris sale, le gant qui frotte et révèle la blancheur. Elle observe à la dérobée le visage barbu, les cheveux longs et gras. Les ciseaux qui coupent les mèches, le rasoir contre la peau qui dégage un nouveau visage. Le sac lourd contre son dos fait souffrir son épaule gauche. Elle n'a prévenu personne de son retour. Qui prévenir d'ailleurs. Mariette, la grand-mère d'Esther bien sûr. Elle le fera au dernier moment, au changement à Saint-Jean d'Angély. L'homme à terre mange un sandwich triangulaire sorti d'un emballage transparent. Ses ongles noirs sur le pain blanc. La dernière fois qu'elle a mordu dans le pain de mie qui colle au palais. Sur une aire d'autoroute avec Xavier, le retour d'un week-end en Bretagne. Le rire de Xavier quand elle a comparé le jambon à du carton. Xavier à qui elle laisse un mot, quelques lignes et des billets de banque, pour une fois c'est elle qui lui laisse de l'argent. Le loyer jusqu'à la fin du mois « Il fallait bien que je parte, on savait tous les deux que je partais ».

ÉTRANGE VOYAGE

Françoise Blanc Rouffiac

C'est la dernière ligne droite, l'acte final de cette décision qu'il a prise avec crainte mais, plus encore, avec conviction. Allongé sur ce chariot poussé par un brancardier, il voit défiler les tuyaux qui circulent dans les sous-sols de l'hôpital. Il se souvient, cela l'avait frappé quand il avait été opéré de l'appendicite il y a vingt ans. Il retrouve ce sentiment d'étrangeté et de peur comme s'il partait en voyage vers un pays mystérieux. C'est bien le même chemin vers le bloc opératoire mais l'histoire n'est pas la même. Aujourd'hui, c'est la première fois qu'il va être opéré non pour sauver sa vie mais pour sauver la vie d'un autre, la vie de son fils.

Voilà le bout du couloir, l'ascenseur, le bloc opératoire. Ici, les lumières, les odeurs, les bruits feutrés, tout lui rappelle la naissance de son fils, quand il a pris dans ses deux mains cet être minuscule qui venait de lui être offert. Il y a eu l'amour, la joie de le voir grandir. Et ensuite, la maladie, l'angoisse, une vie parsemée d'embûches et d'espoirs dans les progrès de la médecine. Un long chemin douloureux. Jusqu'à ce jour où un médecin lui a dit : « Pour sauver votre fils, il faut une greffe de rein avec un donneur compatible. C'est souvent le cas des parents. Vous pourriez lui donner un rein sans grand risque pour vous. Seriez-vous d'accord pour qu'on cherche dans ce sens ? »

Oui, trois fois oui ! Il n'a pas hésité une minute, jamais, jusqu'à ce jour où, au pied du mur, il le dit encore.

LE RENONCEMENT

Bruno Mary

Dans la voiture qui le conduisait au siège de France Télévision, Mathieu repensait aux titres de presse qui, en début de semaine, avaient rendu compte de sa candidature.

Le regard fixé sur la Seine il réalisait que ce nouveau rôle représentait l'aboutissement d'un parcours entamé à l'âge où les interrogations de l'adolescence font irruption dans la vie des plus nombreux. A l'inverse, Mathieu, trop jeune militant, attaché parlementaire ensuite, s'était prématurément laissé griser de certitudes.

Intelligent et séducteur, agressif parfois et souple quand il avait intérêt à l'être, il s'était toujours évertué, en bon stratège, à concilier sa vision politique avec les préoccupations élitistes du parti. Et c'est naturellement qu'il s'était révélé un leader incontesté, capable de soulever les foules et d'atteindre les plus hautes responsabilités.

Alors que la voiture se rapprochait des studios, il repensait à la décision prise il y a quelques mois par son mentor. Celle de renoncer au combat alors que l'âge ne lui permettait plus d'en supporter l'exigence. Et déjà affecté par ce que Mathieu ressentait comme un abandon, sa femme lui avait annoncé ce matin, avec le sentiment du devoir accompli, interrompre, non seulement son rôle de libre conseillère, mais aussi celui d'épouse.

Dépourvu de référence originelle et d'amoureuse complicité, mais soudainement libéré du poids des influences, il savourait tout d'un coup le plaisir des sensations nouvelles.

Fragile mais soudainement éclairé, malheureux mais étonnamment attentif, bousculé mais avide de nouveaux combats, il savait maintenant être prêt à explorer les territoires auxquels il avait renoncé depuis trop longtemps.

Assis dans le studio, maquillé comme pour mieux masquer son nouveau visage, il écoutait l'introduction codifiée du journaliste.

Et, sans plus attendre l'interrompt pour annoncer de façon lapidaire et sans penser au tonnerre médiatique, qu'il renonçait à la présidence.

NEIGE

Mireille Bousset

La neige était tombée abondamment. Impossible de prendre la route pour honorer ce rendez-vous qu'elle ne pouvait pas manquer. Elle prendrait le train.

Calée contre la vitre du wagon, elle était hypnotisée par les flocons, papillons blancs, qui valsaient, voltigeaient et recouvraient toute la campagne d'une poudreuse immaculée. À l'école quand la neige commençait à tomber, les élèves étaient tellement excités que la maîtresse permettait de suspendre la classe quelques minutes pour qu'ils puissent s'extasier devant les fenêtres. À la sortie c'était des batailles de boules de neige, on rentrait trempé. Dès que possible on glissait en luge dans les champs en pente. Thomas était toujours près d'elle.

Enfin arrivée, Violetta, émue, poussa la porte du bar restaurant de l'Hôtel de la Place où elle avait réservé une chambre. À son entrée, les conversations baissèrent d'un ton et tous les regards des clients se tournèrent vers cette étrangère. Elle, elle ne reconnaissait personne. L'endroit avait bien changé. Le flipper sur lequel elle avait dépensé tant d'énergie avec Thomas avait disparu. Le jukebox aussi. Elle fut écoeurée par une odeur du ragout qui flottait dans la salle. Non elle ne voulait pas déjeuner, elle souhaitait se reposer.

Dans la chambre, un sentiment de solitude l'envahit. Elle redoutait les heures qui allaient suivre. Elle avait froid. Elle s'allongea sous la couette en prenant soin de ses vêtements. Il fallait qu'elle soit présentable. Elle aurait tant voulu retrouver la chaleur des édredons en plume de son enfance.

Lorsqu'elle entendit les cloches de l'église proche, elle sût qu'il était temps. Elles sonnaient le glas, il était l'heure de rejoindre l'enterrement, dire un dernier adieu à Thomas.

UN 17 NOVEMBRE

Geneviève Bertois

La porte de sa voiture claque. Dans son rétro, la ferme. Longère, murs de briques, large cour, flaques d'eau de la veille. Dans ses phares, les moutons collés à la barrière. Elle n'a pas eu le temps de nourrir les bêtes. La ferme ça lui plait. 7h30 à sa montre. Elle appuie sur le bouton de l'autoradio machinalement. Ça grésille toujours. « la météo de ce 17 novembre sera en partie pluvieuse et ventée... Elle éteint. Le silence c'est mieux. Les champs mouillés forment un horizon vert et marron. Elle se dit qu'elle aime la campagne, que la ville c'est pour la lutte, qu'elle choisira plus tard un coin perdu pour vivre. Pas ici. Dans les Cévennes.

La route jusqu'à la gare d'Orléans, elle connaît par cœur. Les feux, le carrefour de Nuisy, le parking, le train bondé. Tous ces employés qui vont bosser à Paris. Réveillez-vous ! Révoltez-vous, merde ? Elle aimerait leur parler, serrer leurs mains. C'est pour eux qu'elle se met en danger, qu'elle tire, qu'elle tue.

Côté fenêtre, elle a trouvé une place. Un peu de vert avant le gris de Paris. Avant chaque opération, la nuit est infinie, tordue. Demain, elle sombrera dans ses draps. Demain les rats deviendront fous ! Action Directe, Action Directe... Elle sourit. Elle sera une rock star, une icône à abattre.

Gare d'Austerlitz. Vitrines, bagnoles, parisiens têtes baissées. Tout est à revoir, à changer, à raser. Un petit homme à barbe grise lui tend le creux de sa main. Elle y pose deux pièces d'un franc avant de replonger ses doigts dans une poche de son blouson, dans le creux repose lourde, lisse et presque chaude sa compagne de vie. Marcher dans l'air froid, la pluie. Avancer tranquillement vers le quartier de Besse, putain de patron ! Boulevard Edgard Quinet. Sa mère l'aimait ce quartier. Faut dire qu'ici c'est bourgeois, au bon goût de sa mère ! Besse et les autres... L'ordre du monde va changer. L'ordre, il n'y en a plus. Le désordre oui. D'abord le désordre. Après le monde meilleur.

SOMMAIRE

Catherine Morio : 26 novembre 1974

Marie Bessy : La promesse

Candice Cottin : Tout le bonheur du monde

Jean-Pierre Milliet : Entre les doigts d'une femme

Christian Galiana : Gracias a la vida

André Cantor : Un petit pas

Frédéric Martin : Le fleuve

Anne Jonchery : Retour aux origines

Françoise Blanc Rouffiac : Étrange voyage

Bruno Mary : Le renoncement

Mireille Bousset : Neige

Geneviève Bertois : Un 17 novembre



L'INVENTOIRE
La revue littéraire d'Aleph-Écriture